

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 1 Août 1863.

No. 15.

SOMMAIRE:—Chronique de la quinzaine.—Bibliothèque Paroissiale.—Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours.—L'exploration de la Rivière Matouin, lecture prononcée par Messire S. T. Provost, devant l'Institut Canadien Français, le 12 mars 1863. Feuilleton : *Les Complices*.—Un peu de tout.—Musique : *La Bulle de Saron*, paroles de Marc Constantin, musique d'E. Arnaud.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 31 juillet 1863.

S'il prend un jour envie à l'Europe de se glorifier d'avoir inventé la Révolution, du moins elle ne pourra pas se vanter d'en avoir gardé le monopole. Avec les importantes découvertes dont nous a dotés notre siècle de progrès, la centralisation des idées n'est plus possible, surtout celle des mauvaises idées. Tout l'univers a été appelé à venir puiser à la source même,

les enseignements nouveaux qui devaient ramener l'âge d'or sur la terre, et faire de tous les pays de nouvelles Bédiques, où des populations parfaites jouiraient sans travail des bienfaits que répandrait sur eux le grand dieu Tout. Hélas ! la déception fut grande ; partout on vit les mêmes résultats : de la boue et du sang, puis une décadence continue de la population, et l'étranger a dû venir parfois rétablir l'ordre comme un bienfait, ou l'esclavage comme une punition.

Ces réflexions nous ont été suggérées par les événements politiques survenus depuis peu. Le Mexique vient encore une fois de fausser compagnie à la république : l'empire y a été proclamé ; l'empereur sera le prince Maximilien d'Autriche, ou un autre choisi par l'empereur Napoléon III, si celui-là refuse. Ce change-

ment ne peut manquer d'être agréable à toute la population saine du Mexique, à tous les hommes qui ne cherchent rien à gagner dans le pillage et la révolte; à ceux-ci, la république était souverainement antipathique; elle n'a jamais pu donner aux Mexicains l'ordre et la justice, deux des premiers besoins d'une population civilisée. Elle n'avait servi qu'à créer une foule de petits tyrans qui se déchiraient entr'eux lorsqu'ils n'étaient pas occupés à piller les commerçants étrangers ou à détrousser les voyageurs sur les grandes routes. Parmi toutes cette population espagnole de l'Amérique du Sud et du Mexique, depuis quelques années, on est à chaque instant témoins de guerres, de changements politiques, de fabrication de nouvelles constitutions, causés par les révoltes et les révolutions, les émeutes et les assassinats.

Le gouvernement français a cru devoir rendre un service aux Mexicains, en donnant un gouvernement agréé sans doute, par la plus digne partie de ses habitants; mais cet empire subsistera-t-il? Le moyen de gouverner un pays dont une grande partie de la population, armée et organisée pour la lutte, ne veut pas de gouvernement du tout?

Pas n'est besoin de dire que cette intervention de l'Europe en Amérique déplaît souverainement; à nos voisins de plus elle tombe justement lorsque le succès paraît leur sourire et que d'assez importantes victoires sont venues, sinon assurer le succès de la campagne, du moins contrebalancer les désastres antérieurs, et donner une nouvelle espérance pour l'avenir.

Nous parlons ici du succès sur les champs de bataille, car dans les rues de New-York, le gouvernement a subi un grave échec: la populace s'est soulevée devant une nouvelle conscription, et elle est restée presque maîtresse pendant trois jours, le gouvernement a dû ajourner l'enrôlement.

Il y a quelques jours l'attention a été vivement frappée par la nouvelle qu'une révolution avait éclaté à Madagascar, et que le roi et ses ministres avaient été assassinés. Depuis quelques années, on constatait avec plaisir les progrès de la civilisation dans ce pays. Un français, M. Lambert, qui avait acquis une influence considérable auprès des chefs de la nation, avait surtout contribué à ces progrès en favorisant les relations des malgaches avec ses compatriotes. Plusieurs maisons de commerce s'étaient établies à Madagascar, et devaient s'occuper de travaux considérables, destinés à révolutionner, mais en mieux, la surface de l'île. Sur ces entrefaites, l'ancien parti Hovas, le parti qui s'intitule national et qui a toujours vu d'un mauvais œil ces rapports avec les étrangers, se soulève à la fin, assassine le roi et ses principaux conseillers au nombre de vingt trois.

Que pense Mazzini des révolutionnaires de Madagascar. Ne sont-ils pas capables de leur rendre des points?

Les dépêches qui nous transmettent les détails de cette terrible vengeance, nous font connaître qu'on a prié l'épouse du roi de passer dans un appartement voisin pendant que le crime se consommait.

Elle a été immédiatement déclaré reine sous le nom malgache de Basoahery nom qui signifie en bon français *Porte-Puissance*. N'est-ce pas un affreux ridicule d'appeler reine *Porte-Puissance*, lorsque les deux rois ses prédécesseurs, son beau-père et son mari, ont été assassinés pour avoir voulu user de leur puissance dans l'intérêt de leurs sujets? Le premier article de la nouvelle constitution qu'on a fait promettre à la reine de suivre, porte qu'elle devra s'abstenir de liqueurs fortes.

Bibliothèque Paroissiale.

Messieurs les Associés de l'Œuvre des Bons Livres, sont prévenus qu'à partir du 15 août au 1er septembre, la salle de la Bibliothèque Paroissiale sera fermée.

Nous les prions, en conséquence, de rapporter d'ici là, tous les livres empruntés.

Il y a aussi quelques volumes qui ne sont point rentrés depuis quelques années: les personnes qui les ont en leur possession, rendraient un véritable service à un bon nombre d'abonnés, qui les demandent souvent. Si elles les remettaient en circulation, elles rempliraient à la fois un devoir de justice et d'intelligente charité.

Les encouragements que nous avons reçus l'année dernière, nous ont permis de nous procurer un nombre assez considérable d'ouvrages intéressants dans tous les genres. Bon nombre seront mis à la disposition des abonnés dès le 1er septembre et chaque mois de l'hiver prochain en verra paraître de nouveaux.

Nous désirons en pouvoir faire autant, tous les mois de l'année, et nous comptons pour réaliser ce projet sur le concours de toutes les âmes généreuses et éclairées.

Parmi le grand nombre de bonnes œuvres qu'alimente la charité de Montréal. L'Œuvre des Bons Livres n'est pas la moins intéressante ni la moins utile.

Son but est des plus nobles et des plus élevés. Eclairer l'esprit, le prémunir contre l'erreur; fortifier le cœur contre l'entraînement des mauvaises passions et l'affermir dans le bien; préserver la société entière de la peste des mauvaises lectures et des maux dont elles sont la source, telle est la haute mission que poursuit depuis nombre d'années l'Association de l'Œuvre des Bons Livres de Montréal, mission pour laquelle elle a reçu les bénédictions du Saint-

Père et du premier pasteur de ce diocèse, et pour laquelle encore elle mérite les encouragements de tous les bons chrétiens qui ont à cœur de voir prospérer la Religion et le pays.

LE DIRECTEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE PAROISSIALE.

Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours.

“ Quand une lecture vous élève l'esprit, dit Labrayère, et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait de main d'ouvrier.”

Nous venons de lire le premier volume, le seul qui ait encore paru, de l'ouvrage “ Les Ursulines de Québec,” et, nous tenant à l'avis du maître, nous disons avec confiance : voilà un bon livre !

Un bon livre n'est point chose commune ; même en ceux où l'auteur a porté ses visées jusqu'à la morale et jusqu'à la religion, on peut trouver à reprendre, et parfois beaucoup : que sera-ce si l'on songe à tant d'élucubrations malsaines dont la lecture, à l'instar d'un poison subtil, cause de si cruels et profonds ravages ? Si donc, par aventure, il s'en rencontre un bon, n'est pas un service que de le montrer aux gens ? Voilà un père chrétien, une mère chrétienne et leur jeune famille qu'ils ont cultivée avec amour et en qui ils ont fait germer le don précieux de la foi : que faut-il pour rendre superflus tant de soins ?—Un jour, une heure, une mauvaise lecture, et vous verrez ces délicates et gracieuses plantes se courber et se flétrir au souffle de l'aquilon. Supposez un bon livre à la place du mauvais, le jardinier à la place du brigand ravageur, et la plante eût grandi ; et elle se fût épanouie en son printemps ; et, l'automne, elle eût montré ses rameaux chargés des fruits les plus suaves.

L'histoire des “ Ursulines de Québec,” qu'on nous permette de le dire, est excellemment le livre des familles chrétiennes. Il est plus spécialement adressé aux élèves anciennes et actuelles de cette fameuse et sainte maison, mais il convient également à d'autres et même à ceux qui se piquent de curiosité historique. C'est un livre très sérieux où les recherches abondent, et sa lecture offre tant de charme que, dès qu'on l'a ouvert, on irait volontiers d'une traite jusqu'au bout. Il a tout l'attrait du roman, moins les dangers, et il a sur le roman cet inappréciable avantage qu'en lui tout est vrai, les situations comme les personnages, et que rien, absolument rien n'est laissé à l'imagination, cette *folle du logis*, comme dirait Montaigne. On y raconte simplement des faits vrais et simples, mais ensemble pleins de grandeur et de majesté,

et tout est appuyé sur des documents dont personne ne songerait à contester la véracité. C'est dans une certaine mesure l'histoire même du Canada, et, à cet égard, ce livre a sa place marquée à côté des savants travaux de MM. Garneau et Ferland.

Ce sera l'éternel honneur du Canada et sa force dans l'avenir, s'il reste fidèle à sa mission, d'avoir été, comme la nation française, formé et, qu'on nous passe l'expression, pétri par l'Église catholique. C'est un fait si visible pour la France que Gibbon, anglais et protestant, en a fait la remarque expresse. C'est un fait non moins visible pour le Canada, et nul, à moins d'être aveuglé par de tristes préjugés, ne le contestera. Il est donc impossible de séparer de l'histoire du Canada, comme de celle de France, l'histoire de son clergé et de ses institutions religieuses. Vouloir tout ramener à l'ordre politique et à l'ordre politique seul, c'est volontairement ne découvrir qu'un coin du tableau ; c'est en laisser la plus grande partie voilée.

Or, dans le Canada naissant, parmi ces grandes familles religieuses que l'on vit arriver à la suite de Champlain et des premiers, et qui ont été, pour les colons comme pour le sombre habitant des forêts, ce que sont au voyageur les étoiles du firmement par une nuit obscure, les Ursulines ont brillé d'un éclat non médiocre. C'est l'histoire de leur établissement et des soixante premières années de leur existence en Canada que contient le volume que nous avons sous les yeux, c'est-à-dire que ce volume s'étend de l'année 1639 à l'année 1700. Le reste de l'ouvrage formera probablement deux autres volumes, et ainsi l'ouvrage entier sera de trois volumes.

Il est impossible de rien voir de plus intéressant que la vocation de la vénérable Mère Marie Guyart de l'Incarnation et de madame de la Peltrie, celle-ci fondatrice, celle-là première supérieure générale de la maison de Québec. La première rencontre de ces deux nobles femmes à Tours ; leurs entretiens ; leur projet commun ; leur abnégation ; leur départ de France avec deux autres Ursulines, et en compagnie de trois Dames Hospitalières et de trois Pères Jésuites ; leur arrivée à Québec, leurs premiers travaux, leur charité touchante envers les sauvages, tout ici est empreint d'un tel cachet de grandeur et d'héroïsme qu'on est vraiment saisi d'admiration.

Nous ne voulons point analyser un livre qu'il faut lire depuis la première jusqu'à la dernière ligne ; il n'est guère possible, on en conçoit, de faire connaître même sommairement, dans un simple article de journal, le rôle des divers personnages qui apparaissent ici sur la scène : nous ferons prochainement des extraits de l'ou-

vrage pour donner une idée de la manière de l'auteur, et nous terminerons aujourd'hui par une simple remarque sur la grandeur et la parfaite conformité de vues de Mme de la Peltrie et de la Vén. Mère de l'Incarnation.

Avant de se connaître et de s'être parlé, ces deux nobles femmes, jeunes encore, étaient travaillées du même désir, désir immense et que peut concevoir seule la grande âme d'un apôtre, celui d'embrasser le monde entier, de l'arracher aux ténèbres et de faire briller partout la lumière de la vérité.

Pour mettre leur désir à effet, elles se fortifiaient tous les jours dans l'esprit de sacrifice et d'abnégation, et c'est ainsi que ces deux frères créatures partirent de France, le cœur joyeux et plein d'espérance, pour venir en un pays où les plus fiers et les plus intrépides ne venaient point alors sans quelque inquiétude.

L'exemple de Madame de la Peltrie et de la Mère de l'Incarnation doit donner à réfléchir à ceux qui s'imaginent qu'à l'ombre du cloître il n'y a que de mesquines et étroites observances où l'esprit perd toute force et devient incapable de grandeur.

Quoiqu'il en soit, ces deux nobles femmes méritent à jamais la reconnaissance des Canadiens-Français. Elles ont fondé sur le rocher de Québec cette illustre maison où tant de générations de femmes ont puisé et puiseront longtemps encore la vie intellectuelle, la vie morale, et cette force et cette fermeté chrétiennes qui sera un jour peut-être le salut du Canada. Car, si jamais ce malheur arrivait, aux jours mauvais, aux jours de désolantes doctrines où tout irait s'abîmer dans les débauches du doute et de la matière, la femme canadienne, par la fermeté de sa foi, relèverait ce qui serait abattu ou tout au moins préserverait de la contagion les générations nouvelles.

L'auteur du livre dont nous parlons signe : *Une ancienne maîtresse*, et abrite son véritable nom derrière les chastes et volontaires barrières du monastère des Ursulines de Québec.

Courrier du Canada.

EXPLORATION A LA RIVIERE MATAWIN.

Lecture prononcée par M. S. T. Provost, à l'Institut Canadien-Français, le 12 mars 1863.

Messieurs,

Comme le public a paru prendre un assez vif intérêt au petit voyage-excursion que nous avons fait l'automne dernier, au-delà du dernier plan des Laurentides, en arrière des townships actuellement mesurés du Nord, il convient, je crois, de porter à sa connaissance les observations que nous avons pu y faire. Et en le faisant, je cède également aux invitations répétées des amis de la colonisation, et en particulier de notre Institut Cana-

dien-Français, sous le patronage duquel j'ai l'honneur de me présenter, ce soir, devant vous. Ce désir d'informations, de la part d'une société qui veille aux destinées du pays, est tout-à-fait légitime, et je crois que devant lui doivent s'évanouir toutes raisons d'expérience dans l'art d'écrire, ou autres semblables que je pourrais alléguer entre beaucoup d'autres. C'est pour cela que je viens sans prétention comme sans crainte, mû par le double motif du devoir et de l'obéissance, faire part à ce nombreux et brillant auditoire de certains renseignements qui pourront lui être utiles. Vous n'ignorez pas, Messieurs, qu'il importe à chacun, aux particuliers comme aux Sociétés, de travailler avec ardeur, dans la sphère respective de leur activité, à cette œuvre importante de la colonisation de notre pays. Une tâche immense nous est réservée dès aujourd'hui. Ce n'est plus des œuvres périssables que nous avons à produire, ni un édifice à construire, ni un monument à élever; nous avons à convertir notre présent en avenir, *sauver notre peuple en le conservant*. Il ne sert à rien, pour cela, de croiser ses bras sur sa poitrine et de dire : "je le désire sincèrement," il faut trouver en soi-même un principe d'action, une énergie qui donne la force d'accomplir les sacrifices dont cette œuvre amène la nécessité. Par une action prompte, énergique et constante qui se manifestera dans un encouragement mesuré sur vos moyens, vous développerez, Messieurs, peut-être insensiblement d'abord, mais d'une manière infaillible dans la suite, les causes du vrai progrès qui poussera de plus en plus notre peuple vers le fond de sa destinée. La jouissance ne sera pas pour nous, sans doute, de voir notre population étendue jusqu'aux confins de l'immense territoire qu'il nous reste à coloniser, mais du moins nous aurons donné le mouvement, nous aurons vu partir et réussir les premières familles et nous resterons certains que le but s'atteindra tôt ou tard. Les siècles de l'histoire nous ont montré, dans leurs événements divers, l'origine de toute grande institution. Eh bien, si votre volonté, Messieurs, si votre désintéressement, si votre amour de la patrie se perpétuent dans ceux qui viendront après vous, on dira de votre œuvre, n'en doutez pas, mais une langue impérisable, cette éternelle devise de toutes les grandes choses de l'histoire : "*Crescit oculto velut arbor avo.*"

J'ai cru, Messieurs, qu'un entretien assez familier sur la colonisation, mettant sous vos yeux les notes du voyage, telles qu'elles sont à peu près, jour par jour, sur notre journal, vous serait d'un égal intérêt que si je donnais toute autre forme à ces observations. Tous les soirs, nous prenons note avec une minutieuse exactitude de toutes les recherches et observations de la journée relativement au terrain, au bois et à la température. Eh ! vous pourrez vous tenir comme bien informés de ce que vous entendrez ce soir ; c'est après tout le jugement de six personnes complètement désintéressées. Au reste, nous ne livrons pas ces quelques réflexions au public dans le but de faire de l'éclat ou de pousser les colons quand même sur les terres que nous avons visitées ; nous comprenons toute la portée de la responsabilité qui pèse sur nous actuellement et qui ne peut que s'aggraver par la suite, s'il y avait réaction. Sur un sujet d'une aussi grave importance que celui-ci, il s'agirait bien mal à chacun de nous de ne pas peser chacune de nos paroles, chacun de nos conseils. Je ne dissimulerai donc rien des avantages que nous avons pu remarquer, comme

aussi je donnerai la mesure d'encouragement que comporte, dans notre opinion, l'examen scrupuleux de ces terrains.

C'est peine inutile de vous faire observer, Messieurs, car vous le comprenez sans doute, que dans le détail journalier des circonstances d'un voyage comme le nôtre, moitié d'utilité, moitié d'agrément, mille petites choses, auxquelles on ne songerait pas dans un autre temps, ont trouvé leur place. Pour la punition de ma témérité à paraître devant cette honorable assemblée, j'ai tout transcrit de mon journal, le sérieux comme le badin, au risque d'être fastidieux. Pardonnez-moi d'avance et voici ce journal.

St. Alphonse.—Dimanche soir, 31 août. Les deux messieurs Brassard, partis respectivement de St. Roch et de St. Paul, après les offices du jour, arrivent ici à l'heure fixée. Nous retouchons le plan de notre itinéraire pour le lendemain. Il est décidé que nous remonterons la rivière de l'Assomption jusqu'à sa source. De là, suivant toujours la direction Nord-Ouest, nous prendrons une suite de portages et de lacs connus de notre guide, qui nous mèneront jusqu'à 6 ou 7 lieues de la Rivière Mantawin dont nous voulons explorer la vallée. De là, tombant dans des espaces inconnus à notre guide comme à nous-mêmes, à travers les bois, nous tournerons au Nord, et, courant sur un parallèle de longitude, nous devons atteindre quelque part la grande Mantawin que nous descendrons jusqu'à la ligne du district des Trois-Rivières. Ce plan est ratifié dans notre conseil que nous dissolvons pour souper et nous préparer ensuite au lendemain.

Lundi, 1er septembre.—Premier jour de déception et de retardement. En jetant l'œil à la croisée, ce matin, nous voyons qu'il est tombé beaucoup de pluie pendant la nuit. Des nuages arrêtés sur le sommet de montagnes, des flocons de vapeurs sorties des terres basses, s'élevant lentement sur les flancs des collines, nous donnent l'indice d'un mauvais jour. En effet, des ondées fréquentes se succèdent du matin jusqu'au soir. Il fallait commencer par un acte de résignation, et nous nous en sommes fort bien trouvés plus tard. L'on s'intéressait à notre petit voyage jusque dans ma pauvre mission; rien ne le montre comme l'empressement de la foule à la messe du départ.

Pieusement recueillie au pied de l'autel où s'offrait le St. Sacrifice, cette foule attentive était venue nous présenter ce souhait de bon voyage. Touchant exemple d'une religion dont le fonds est tout d'amour! Nous profitons du temps que nous avons pendant la journée pour faire une revue générale de nos effets, nous ouvrons et refermons dix fois les paquets, les cassettes et les sacs, et après nous être bien assurés que rien ne manque, nous attendons avec confiance le lendemain.

Mardi, 2 sept.—Un soleil radieux, un ciel sans nuages, raniment nos espérances et nous commandent de partir. Tout était prêt dès la veille; aussi, de bonne heure, laissons-nous le village, suivis de trois voitures chargées des canots et des provisions. A trois lieues de l'Eglise, nous touchons à la Rivière de Boule où ces voitures devaient nous laisser. Anticipant sur l'heure du dîner pour être moins retardés pendant le reste du jour, nous prenons une bouchée à la hâte, et en un clin d'œil les canots sont à l'eau. Je brûlais d'y descendre et d'en conduire un moi-même, car j'avais obtenu un brevet de capacité de notre guide, lorsque nous en fîmes

l'essai, hier, au lac de l'Eglise. Par malheur, les canots se trouvaient trop chargés pour les premiers passages, et notre conducteur, parlant aux hommes, leur dit: "Ayez soin de débarquer dans les rapides pour alléger les canots que vous soulèverez encore à fleur d'eau; pour moi je m'en vais passer avec les trois curés à travers le bois. Dépêchez-vous, vous nous joindrez à trois lieues d'ici, à la grande ferme, où nous vous attendrons pour camper." Ces paroles m'indiquaient assez clairement le parti qu'il me fallait prendre: je me résignai donc encore une fois après quelques moments d'hésitation, et gravissant la côte pour rattraper nos compagnons, je tombe avec eux en plein bois. Comme il avait plu beaucoup la veille, le terrain, les bois renversés, les pierres, tout était glissant; aussi, pendant tout le trajet, personne de nous ne fut-il avare des gambades ni de culbutes. La loi des centres de gravité reçut, ce jour-là, de nombreuses applications, qui, pour être involontaires, n'en étaient pas moins jolies. Nos jolis pantalons de toile croisée, si blanche au départ, se marquaient peu à peu de malheureuses taches qui finiront, j'en ai la certitude, par disparaître plus tard sous de nouvelles couches. Nous passons deux jolis lacs sur le parcours de notre route, que nous baptisons de noms dérivés de circonstances locales, et notre guide, Pigeon de nom et pigeon d'instinct dans les bois, nous mène droit à la rivière, à l'endroit où le onzième rang du township la coupe. Nous longeons ensuite la rive gauche jusqu'à l'endroit désigné d'avance, pour y passer la nuit. Les canots sont en arrière; ils n'arrivent qu'à six heures, quelques temps après nous. Le terrain sur lequel nous avons marché cet après-midi nous a paru cultivable et bon, couvert de bois mêlé. Il y a une grande facilité d'ouvrir un chemin partout où nous avons passé aujourd'hui, ce terrain étant parfaitement plan. Nous avons couru le township Cathcart dans toute sa longueur, et nous campons ce soir à six lieues de St. Alphonse, au premier rang du township voisin.

Mercredi, 3 sept.—Notre première nuit sous la tente a été fort heureuse, malgré la forte gelée qui s'est fait sentir. Le linge mouillé de la veille, dans les canots et raidi par le froid, est séché au soleil levant sur un côté et sur l'autre par la chaleur du brasier de la nuit. Un déjeuner préparé sans façon et avalé de même nous di-pose au travail, et n'eût-ce été que de nos embarcations, nous levions le camp de bonne heure. Mais il était écrit que dès le second jour il nous faudrait mettre l'aiguille au canot. Le passage des premiers rapides avait été domageable à l'un d'eux et notre guide, qui sait tout faire, ne peut pourtant, malgré son habileté, finir de coudre et de gommer que vers les 10½ heures.

Nous nous séparons encore. Les mêmes hommes prennent les canots et tous trois nous suivons notre pigeon à travers le bois. Nous nous donnons rendez-vous pour le soir en un endroit, sur le bord de la Rivière appelée depuis la Baie des camps. Durant le trajet, je me suis fait chasseur, une fortune m'a souri ce premier jour au point que j'ai pu, ce soir, exhiber une demi douzaine de belles perdrix. Nos rameurs apportent de leur côté une autre perdrix, un canard, ils nous assurent de plus qu'ils ont été sur le point de prendre un castor, ce dont nous prenons bien garde de douter. D'après les distances que nous avons pu calculer assez exactement, l'endroit où nous campons ce soir devra former le centre à peu près de la seconde paroisse en arrière de

St. Alphonse. Le terrain y est approprié pour le site d'une église; on y arrive d'une grande distance par le Nord-Est où le terrain est assez plan et assez bon. A une égale distance plus haut et plus bas sont deux ruisseaux très-forts, dont l'un aboutit à la rivière par une chute assez considérable, et que nous nommons le ruisseau St. Louis, en l'honneur de celui de nos hommes qui le vit le premier. Le second aboutit par un rapide et l'une et l'autre indistinctement peuvent alimenter de bons moulins. Le terrain parcouru aujourd'hui, a part le morceau que je viens de mentionner pour le site d'une église, est montagneux, couvert de bois mêlé et parfois le sol est bien rocheux.

Je n'hésite point à la tentation d'expliquer ici le dicton monténégrin, qui nous dit mot à mot: "Quand Dieu créait le monde il passait dans l'espace tenant un sac où étaient les montagnes, et les semant à poignées là où il le jugeait à propos. Mais le sac venant à crever il s'en échappa une masse effroyable de montagnes qui sont venues tomber ici; et voilà ce que c'est que la Tsernagora." Voilà, pourrions-nous ajouter aussi, ce que c'est que les Laurentides.

Moins une quinzaine d'arpents qu'il faudrait pointer entre deux montagnes coupés à pic à 40 pieds l'un de l'autre; il y a pourtant une grande facilité d'ouvrir un chemin partout où nous avons passé. Notre camp, d'après nos calculs, est à neuf lieues de St. Alphonse, à peu près vers le milieu du township déjà connu sous le nom si français et si canadien de Cartier. Je termine la note de ce jour à la lueur d'une écorce de bouleau roulée en spirale qui nous sert de chandelle et je n'ai plus qu'à nommer les messieurs Brassard, qui savent se plaindre si gaiement de la plante de leurs pieds, et que la vue d'une pierre ou d'une racine mal posées sur la route faisait frissonner d'avance dans la crainte de s'y heurter.

Jeudi, 4 septembre.—Au lever de l'aube deux de nos hommes vont à la pêche dans les îlots de la Baie au pied du rapide et reviennent dans la demi-heure avec deux jolies brochées de poisson, moitié truite, moitié blanc. J'eusse considéré la chose incroyable si à mon réveil, je n'eusse jeté les yeux sur cette brillante capture proprement établie sur deux pièces d'écorce en face de notre tente. Nous étions alors de vrais heureux, avec du gibier et du poisson frais le voyageur n'a plus de souci; il jouit tant de ce bien.

Le poisson pétille au feu pour le déjeuner, et près de lui dans une grande chaudière, le lard, la perdrix, le riz, le canard, tout bout ensemble avec grand bruit et force écume, décidés que nous étions à faire la marmite du jour d'un seul coup, car nous craignons le mauvais temps. Un moment incertains si nous resterions campés, ou si nous nous mètrions en marche, nous nous décidons pour ce dernier parti, et bien nous en prit, car peu à peu les nuages se dissipèrent, le ciel s'éclaircit et bientôt les rayons du soleil bienfaisant transpercent le feuillage. Nous suivons pour chemin de pied le bord de la rivière, tandis que les hommes traînent les canots dans les courants plats et les rapides. Nous dinons au portage du gros Cèdre, toujours beau temps, soleil radieux, vent léger dont nous sommes favorisés jusqu'au soir. La fatigue nous a gagnés un peu plus aujourd'hui et nous nous arrêtons de bonne heure. "Demain, nous dit notre guide, après un portage de huit arpents vous pourrez prendre les canots et vos marches forcées seront finies."

Trois soupirs de satisfaction s'exhalent de nos poitrines en remerciement de cette bonne nouvelle, et nous protestons à Pigeon une nouvelle dose d'amitié. Le terrain aujourd'hui nous a paru d'une médiocre qualité, mais comme la rive gauche est plane, le chemin peut y être continué facilement.

Vendredi, 5 sept.—Nous nous hâtons de lever la tente mais malgré notre diligence nos montres marquent déjà huit heures lorsque nous laissons notre camp.

Nous faisons presque en courant le court portage mentionné hier. Désormais la rivière est tranquille jusqu'au grand lac et nous pouvons nous confier à nos canots. Pour ma part, j'avais déjà quelque habitude des canots d'écorce, mais il n'en était pas ainsi de mes vénérables compagnons auxquels il fallut, un peu d'apprentissage. Heureusement que, fort dociles aux minutieuses instructions de notre guide, qu'ils suivent avec un redoublement de précaution, il ne leur faut que bien peu de temps pour se rendre maître d'eux-mêmes et de tous leurs mouvements. Bessés à genoux au fond de l'embarcation ils conservent d'abord un imperturbable aplomb. Mais bientôt les jarrets fatigués de cette position normale demandent impérieusement du changement; c'est alors que notre guide renouvelle toutes ses instructions, et est plus minutieux que jamais dans ses détails, mais tout est si bien suivi à la lettre que rien de fâcheux ne nous arrive dans ces premiers essais. Nous augurons de là de bons succès pour l'avenir. De distance en distance la rivière s'élargit considérablement en rapprochant son lit de la surface des eaux, et forment de jolies baies que nous nous empresons de baptiser; ainsi nous passons successivement la baie St. Roch et la baie St. Paul, dont les grèves couvertes d'aulnes et de cèdres s'étendent à une profondeur considérable.

Nous entendons le bruit de la première chute devant nous et quelques coups d'aviron nous mènent dans ses tournoyements. Un immense rocher percé de trois grands conduits donne passage à l'eau qui se précipite avec fureur en minant les parois.

Pendant que les hommes font le portage, nous prenons le temps d'examiner ces petites chutes qui nous paraissent admirablement dispersées et suffisamment éloignées l'une de l'autre pour alimenter trois bons moulins dont la chaussée ne demanderait que bien peu d'ouvrage. Il est midi, mais comme nous sommes menacés de pluie, nous décidons de continuer tant qu'il fera beau. Après une heure de marche, les nuages suspendus au-dessus de nos têtes crèvent enfin et la pluie nous arrive au même instant que la faim survient à nos estomacs. Nous piquons en toute hâte vers la rive et nous allons camper dans une belle touffe de long cyprès, à côté des débris d'un camp sauvage. Nous voici à une lieue du grand Lac. L'Assomption, au côté Nord-Est de la rivière, sur un terrain plan couvert de bois mêlé avec un sol gras de belle terre jaune. A un mille et demi en arrière, ce terrain aboutit à un beau lac dont notre guide sait nous ménager l'honneur de la découvrir, et que nous nommons le lac Pigeon. En face de notre camp, à droite sur l'autre côté de la rivière, est une montagne couverte de bois franc qui a une pente douce vers le Nord-Ouest. L'endroit où nous sommes campés formera plus tard le centre de la paroisse en arrière de St. Alphonse. Tout y est compensé pour cela. On y fait arriver un chemin avec la plus grande facilité, et les petites chutes de la rivière, ou les "Cascadelles" sont à

quelques arpents. Le coup-d'œil est charmant partout. En y arrivant, M. Brassard s'est écrié : " Nous voici à Bellevue," et sur le champ le baptême fut enregistré.

Samedi, 6 septembre. — Il a plu hier toute l'après-midi et nous voici à huit heures du matin encore sans apparence de beau temps. Les nuages sont excessivement bas et menacent toujours. Deux de nos hommes nous ont laissés ce matin, ils devaient redescendre à pied, mais ayant eu la bonne fortune de trouver un vieux canot à Bellevue, ils se sont abandonnés au courant, après lui avoir fait subir les réparations nécessaires. Ils sont porteurs de messages que nous avons écrits sur des écorces de bouleau, (messages, ajouterai-je ici au journal, qui étaient loin de s'attendre à l'honneur de la publicité.) En attendant que notre doute se lève par rapport au temps, nous allons pêcher de l'autre côté de la baie, et cette fois, comme la première, en moins d'une demi-heure, notre corbeille fut garnie de belles truites rouges et blanches : nous savons faire honneur à ce plat délicieux pour notre dîner, puis il est alors convenu que nous leverons le camp aussitôt. Chacun se prépare et à deux heures nous disons adieu au camp de Bellevue.

Nous remontons la rivière par un courant uni ; chacun fait l'observation que les montagnes s'abaissent et s'isolent en arrivant au grand lac. Nous dévorons des yeux l'espace qui nous reste à franchir tant nous avons hâte de l'atteindre. Enfin vers quatre heures nos yeux fatigués par ces mortelles pointes qui nous le dérobaient toujours se reposent avec agrément sur une belle nappe d'eau de trois ou quatre lieues de circonférence douce et calme comme la solitude qui l'entoure.

Tout est paisible en ce lieu, l'air, les eaux et la lumière. Nous rompons le silence qui régnait partout par trois vigoureux hurrahs que l'écho répète neuf fois et nous filons tout droit traversant le lac dans le Nord-Ouest pour aller tomber au chemin du grand portage. Il est encore de bonne heure mais comme nous voulons tout examiner attentivement il est décidé que nous n'irons pas plus loin aujourd'hui et nous campons sur la rive. Nous pouvons être ici à 11 lieues Nord-Ouest de St. Alphonse et à l'Ouest du 74^{me} de longitude que nous avons traversé avant d'arriver au grand lac. De quelque côté que l'on tourne ses regards l'on est enchanté du coup-d'œil et de la belle apparence des terres. Loin de la rive à droite en traversant le lac nous avons la montagne appelée le grand Pic de l'Assomption à gauche une colline douce plus longue et en face la montagne du grand portage. Celle-ci, à la pointe Nord-Est, est trop abrupte pour être cultivée, mais le haut est un terrain plan couvert de beau et grand bois, les côtés Nord, Ouest et Sud de cette montagne sont des plans inclinés qui s'allongent avec grâce jusqu'à ce qu'ils se confondent avec la plaine. Une large ceinture de terrain plan dont le sol est partout de belle terre jaune, borde le Lac sur la profondeur d'un et quelquefois deux milles. A cette distance le sol s'élève peu à peu et s'enfle doucement ici et là comme une grande vague de la mer pour aller se détacher sur le fond bleu du ciel.

Il s'aplanit aussi quelque fois entièrement de manière à laisser à l'observateur une échappée de vue suivant le rayon visuel dirigé horizontalement. Le bois qui domine tout à l'entour est l'érable, le merisier, le gros bouleau, le cèdre et des épinettes, d'une longueur extraordinaire. Le côté Nord-Ouest du lac sera plus tard, sans aucun

doute, le centre d'établissements importants sur le chemin de Mantawa.

Dimanche, 7 septembre. — Malgré une pluie d'averse pendant toute la nuit, nous avons dormi profondément, nos hommes en étaient tout surpris, eux qui purent à peine clore l'œil de temps à autre.

Vers huit heures, nous eûmes un moment de répit, on en profite pour améliorer notre tente et donner du corps au braisier. Il pleut ensuite tout le reste du jour en sorte que nous ne pouvons ni rien faire ni rien voir aujourd'hui. Ce pendant il faut écrire au journal, c'est ma tâche et pour m'éviter tout autre travail, je m'étais engagé volontiers à le faire tous les jours, quelque chose qu'il arrivât. Ainsi, faute d'autre chose aujourd'hui, je décrirai notre camp.

Quiconque lira ces notes y verra donc que notre tente consiste en une grande toile tendu sur une perche qui repose horizontalement sur deux piquets. Les extrémités de la toile sont raidies par des chevilles plantées en terre à quelques pouces l'une de l'autre. Un des piquets est bouché par une pierre solidement cousue à la première et l'autre reçoit la chaleur d'un bon feu qui porte le repos et le sommeil dans les membres engourdis des voyageurs. De cette façon la tente a la forme d'un triangle équilatéral d'environ six pieds de côté. Pour plancher nous avons des branches de sapins éparpillées sur la place que recouvre une couverture de laine, c'est aussi notre lit. Pour oreiller chacun prend ce qu'il peut trouver convenable généralement nos bottes et nos gilets en font l'office.

Pour moi je trouve toujours moyen d'y ajouter un gros pain de sucre enveloppé dans un jolie sac dont les cordons ne sont jamais noués bien fort. On n'a pas l'air de s'en apercevoir et j'en suis fort heureux. Quand l'oreiller est trop haut j'en suis fort bien le diminuer. En dehors de la tente, chaudrons, poêlons et compagnie gi-ent pêle-mêle avec les fusils, les haches et les avirons, Les provisions de bouche et les munitions de chasse sont placées à part sous la garde de notre chien fidèle *Brandy* que l'on ne trouve jamais en défaut.

Notre table n'est pas recherchée, le fond non plus, le luxe n'est pas dans le service, le ser blanc y brille partout. Inutile d'ajouter que notre toilette est en raison inverse de la beauté du paysage qui nous entoure.

Il pleut encore à l'heure où j'écris ces quelques lignes il se fait tard et rien n'annonce encore un changement de temps. Espérons toujours.

A continuer.

LES COMPLICES.

I

Un duel à Sarlat ? Oui, vraiment ! Le matin du 15 juin 1840, le duel avait eu lieu, au bout du faubourg, dans un pré. Et même c'était un duel sérieux, puisque l'un des champions s'en revint blessé.

Alors, sans doute, il s'agit de deux officiers animant les loisirs de la paix par un assaut à fleurets dénichés ? Point du tout. Sarlat n'est pas ville de garnison. Les duellistes, dit-on, avaient pris querelle, la surveillance, au café, à propos de leurs opinions politiques.

— Moi, répétait à qui voulait l'entendre le percepteur de Savignac, petit homme chétif, pelé, vieillot, moi,

j'étais là, par hasard, ils m'ont pris pour témoin, et voici comment la chose s'est passée :

Bernier jouait au billard et fumait. Il portait un ceillet rouge à sa boutonnière. Rouvenac est entré avec un ceillet blanc à la sienne. En sentant l'odeur du tabac, il a fait : " Pouah ! " Puis, ayant de s'asseoir, il a regardé les joueurs de billard.

" — Garçon ! de l'eau de rose à monsieur, " a grommelé Bernier.

La-dessus, ils ont échangé leur premier coup d'œil hostile.

Un moment après, Bernier a demandé le *National* et Rouvenac la *Quotidienne*. Alors... vous savez qu'ils ont tous deux la tête près du bonnet...

— Et qu'ils se détestent ! Oui. Et cette petite discussion de café n'a pu être qu'une occasion cherchée pour motiver le duel.

Voilà quelle était l'opinion générale à Sarlat, le 15 juin au soir, tandis que les habitants s'accostaient en se demandant des nouvelles. Et les suppositions allaient bon train. Mais la conclusion générale était : " Cela devrait finir ainsi ! "

II

Raoul de Rouvenac, que ses cartes intitulaient : " le chevalier de Rouvenac, " appartenait à une famille nouvellement établie dans le pays, assez pauvre, puisqu'elle n'avait pour tout bien qu'un pigeonnier flanqué de quelques garennes, d'une vigne et d'une truffière.

Ce pigeonnier, acheté depuis une vingtaine d'années sur la part échue à M. de Rouvenac père dans la distribution du milliard des émigrés, rapportait, bon an mal an, une douzaine de cents francs, qui devaient pourvoir à l'existence de M. le baron de Rouvenac, de madame la baronne et du chevalier.

Quels étaient les droits de M. de Rouvenac au partage du milliard des émigrés ? Nul ne le savait au juste. De quels pays venait sa famille ? Assurément ce devait être des bords de la Garonne ; mais personne n'avait de notions positives à cet égard. Enfin on ne connaissait point non plus les parchemins authentiques qui constituaient sa baronnerie.

Aussi, lors de son établissement aux environs de Sarlat, ne fut-il pas accueilli bien chaudement par la noblesse du pays. Toutes ces vieilles familles alliées entre elles, connaissant les moindres détails de leur origine, firent froide mine aux intrus par une défiance bien naturelle à cette époque, où, déjà tant de gens sans aveu pêchaient en eau trouble, exploitant des droits problématiques et des malheurs imaginaires.

Les Rouvenac vécurent donc d'abord assez retirés dans leur pigeonnier. Mais, à l'aide des mêmes droits ou des mêmes intrigues qui leur avaient donné déjà un lopin de terre, ils obtinrent, pour leur fils, une bourse au collège. Ainsi le *chevalier* reçut l'éducation libérale qui convient à un gentilhomme.

Vers 1829, Raoul sortit du collège bachelier, c'est-à-dire propre à tout et bon à rien.

Tant qu'il était demeuré sur les bancs, sa mère l'avait vêtu des nippes de son père ajustées à sa taille, chaussé de gros souliers ou de sabots, coiffé d'une casquette que l'on renouvelait tous les ans à la foire ; et cette tenue passait sans soulever de critiques, car bien des fils de gros propriétaires campagnards usaient aussi les restes de la défroque paternelle. Mais, quand Raoul

de Rouvenac dut faire son entrée dans le monde avec son titre de M. le chevalier, il fallut songer à un plus galant uniforme, ainsi qu'à bien d'autres détails, et le budget des petits propriétaires devint d'une criante insuffisance. On délibéra. M. de Rouvenac conclut que la carrière des armes seule pouvait convenir à un gentilhomme qui n'avait même pas la cape et l'épée. Le chevalier partit comme simple soldat.

Quelle conduite tint-il à l'armée ? Quel essor y prit sa fortune ? Ces questions encore restèrent à l'état de problème. M. de Rouvenac père assura qu'il se couvrait de gloire et qu'il reparaitrait avec une ou deux épaulettes. Toujours est-il qu'à la fin de l'année 1831 on le vit revenir à pied avec un uniforme de caporal assez dépenaillé. M. de Rouvenac dit alors que son fils refusait de servir l'usurpateur et " brisait son épée. "

III

Dans ce temps-là, on accomplissait encore dans nos provinces éloignées des prodiges d'économie. Les trois Rouvenac parvinrent à vivre au pigeonnier ; d'ailleurs, l'habileté du père à profiter des circonstances politiques, pour mettre la déconvenue de son fils au compte d'un parti, amena quelques louis de plus, chaque année, dans leur escarcelle. Comment leurs coreligionnaires politiques auraient-ils pu les laisser dans la misère ? Aussi ouvraient-ils discrètement leurs bourses en entrebâillant leurs portes.

Par exemple, la vigne du baron de Rouvenac rapportait une vingtaine de pièces de vin. Elles lui furent demandées de part et d'autre, et on les paya double, sous prétexte que le vin de son clos avait une supériorité marquée sur tous les vins des environs.

Madame de Rouvenac faisait un raisiné qu'on trouva excellent et dont il fallut acheter. Elle truffa des volailles d'une manière inimitable. Enfin divers prétextes servirent aux bonnes gens pour venir en aide à ces héros de la foi politique.

De son côté, le chevalier eut bientôt des idées pratiques pour corriger les torts de la fortune.

Deux ans après son retour au foyer paternel, on le voyait à Sarlat dans tous les lieux de réunion, et surtout au café. Il portait un costume de chasse et parlait très-haut de ses aïeux, de son épée, de ses faits d'armes et de ses opinions politiques.

Ce chapitre ne tarissait pas et s'émaillait chaque jour de nouvelles hardiesses. Bientôt ce fut au point que nul n'osa plus suivre le terrible chevalier sur le terrain brûlant où il maintenait ses batteries. Il parlait de conspiration, il appelait aux armes, il paraissait nourrir de sombres projets. Les gentilshommes qui gardaient à la dynastie exilée d'honorables et justes sentiments de fidélité se tinrent éloignés de cet allié officieux et trop zélé. Toutefois, en considérant le danger auquel s'exposait Rouvenac pour le drapeau blanc, ils ne pouvaient s'empêcher de le plaindre et de le défendre quand l'occasion s'en présentait. C'est ainsi que, dans tout le pays, Rouvenac passa bientôt pour le brave du parti royaliste.

Le temps, en s'écoulant, n'atténuait pas les passions politiques du chevalier ; et, assurément, si quelque étranger à la ville de Sarlat fût entré dans le café pendant qu'il pérorait, il se fût étonné de la tolérance de la police et de la gendarmerie.

Mais, à Sarlat, l'autorité était débonnaire. Et puis

la progression des diatribes avait été lente. Pourquoi arrêter le chevalier un tel jour, puisqu'on ne l'avait pas arrêté la veille ? D'ailleurs, est-ce que l'on arrête comme cela, pour un propos, un ancien militaire, un homme qui a vu et battu les Bédouins, un homme avec lequel on a joué aux dominos, un homme qui, au tir, fait mouche à tous coups ? Non, en vérité, cela eût été contraire à tous les usages.

En province, parfois, les mœurs imposent d'étranges tolérances. La position de Rouvenac à Sarlat en offrit bientôt un éclatant exemple.

Ainsi, dès son retour, il se fit chasseur. La chasse était la ressource naturelle du gentilhomme pauvre et inoccupé qui voulait vivre noblement. Tandis que son père faisait valoir son petit bien et taillait lui-même sa vigne, que sa mère tenait le ménage et accomplissait au logis des merveilles d'économie, Raoul partait, un fusil sur l'épaule, et arpentait la campagne.

D'abord il ne dépassa pas ses propres garennes. Il faut dire que le chevalier n'avait point de port d'armes, et que les revenus de la famille ne lui permettaient point d'en prendre un. Mais l'espace était étroit comme les revenus. Peu à peu, il fit des pointes sur les terres de ses voisins.

Lorsque le garde champêtre s'en émut, Raoul chassait dans les bois du marquis de ****, vieillard riche et bienfaisant que l'on respectait fort dans le pays.

Avant tout procès-verbal, le garde jugea convenable de consulter le marquis.

— Ah ! vraiment, s'écria celui-ci, ce jeune homme chasse sur mes terres !... Après tout, il faut bien que le pauvre diable chasse quelque part... Eh bien, mais... je ne suis pas maire de ma commune, moi ; je n'ai pas mission de faire observer la loi... je ne suis que propriétaire, et un propriétaire gouteux encore ! Puisque je ne chasse pas, laissez-le chasser.

Cette boutade d'indulgence décida du sort du chevalier de Rouvenac. Il fut convenu qu'on ne devait pas l'inquiéter. On comprit que les gentilshommes du voisinage lui donnaient implicitement le droit de braconner sur leurs domaines. D'ailleurs, il ne causait aucune déprédation. Quand les gardes champêtres et les gendarmes le rencontraient, ils faisaient semblant de ne pas le voir, et l'honneur de l'autorité restait sauf.

Le chevalier rapportait son gibier au pigeonnier, et, quand il en avait trop, en faisait vendre une partie au marché de Sarlat.

Peu à peu ses petits privilèges augmentèrent. Il les étendit par la propension naturelle qu'ont tous les privilégiés à empiéter. Protection d'un côté, tolérance de l'autre, indifférence de la masse, il en vint à se trouver, pour ainsi dire, au-dessus des lois sans qu'on sût ni comment ni pourquoi.

Six mois avant le duel qui sert de point de départ à ce récit, quelqu'un s'étonna de l'aisance relative où vivait la famille de Rouvenac et de la facilité avec laquelle le chevalier tirait quelques écus de sa poche au besoin.

Ce fut alors qu'Aristide Bernier, le rival du chevalier devant l'attention publique, et le héros du parti républicain, dit à haute et intelligible voix :

— Bah ! désormais M. de Rouvenac est à l'abri de la gêne. Il peut vivre à son aise avec ses revenus ! Il a un cheptel de fusils !

Et comme les assistants, qui savaient parfaitement quel était le rendement d'un cheptel de vaches et de

brobis, se demandaient quel profit on pouvait tirer de cet étrange bétail, Bernier reprit :

— Oui, il a une vingtaine de fusils qui travaillent pour lui : fusils à pierres, fusils à capsules neufs et vieux fusils à un et deux coups. Ces fusils, il les a achetés ça et là, de campagnards gênés moyennant quelques écus. A présent, il les loue. Quand il sait aux alentours quelque garçon à l'humeur sauvage que le travail de la charrue ennue, ou bien quelque père de famille chargé d'enfants qui cherche à utiliser ses journées d'hiver, il leur offre un fusil à bail ; le loyer se paye en nature : par mois, tant de lièvres ou de bécasses, selon la valeur de l'arme. Les braconniers doivent livrer le gibier aux marchands désignés dans les villes voisines. De temps en temps, Rouvenac fait une tournée et récolte son argent. Voilà ce que c'est qu'un cheptel de fusils.

D'abord il n'y eut qu'une voix dans l'assemblée pour s'écrier :

— Le gaillard !

Puis, chacun fit des réflexions à propos de ce singulier revenu.

— Dans un pays d'égalité, reprit Aristide Bernier d'une voix sourde et haineuse, ce petit commerce ressemblerait fort à du brigandage. Mais ici, c'est un simple retour à la féodalité, aux pratiques du bon vieux temps.

IV

Aristide Bernier était né à Sarlat d'une famille bourgeoise, pauvre mais estimée. Son père exerçait la profession d'avocat depuis longtemps et ne s'y enrichissait pas, car il ne plaidait pas tous les jours, et bien souvent il plaidait gratis, prenant au sérieux son rôle de défenseur de la veuve et de l'orphelin. La petite fortune de M. et de madame Bernier, qui avaient deux enfants, fille et garçon, consistait en deux domaines ruraux de bon rapport.

La seule chose qu'on reprochât au père d'Aristide, c'était son culte pour la Révolution, qu'il avait autrefois servi dans sa province. Loin d'oublier son rôle passé et d'essayer de le faire oublier, il s'en glorifiait. C'était un homme convaincu, il vivait d'après ses principes, et, bien qu'on ne congût guère à Sarlat comment, doux et bienveillant comme il était, il pouvait faire réciter tous les jours à son fils la déclaration des droits de l'homme, en manière de prière du matin, on ne laissait pas de rendre justice à son intégrité et à ses vertus privées.

Aristide donc, dès le berceau, avait appris le civisme, et, dès le collège, il s'était posé comme chef de la jeunesse patriote de Sarlat.

A peu près du même âge que le chevalier de Rouvenac, tous deux avaient commencé à se sentir rivaux sur les bancs de la classe de troisième.

Raoul, intelligent, audacieux, résolu, mais insoumis et paresseux, faisait faire ses compositions par les plus instruits et ses pensums par les faibles, extorquait les exemptions et se dispensait, à force d'impudence, de travail et de subordination ; Aristide piochait, à l'écart, de bonne foi, et ne réussissait pas toujours parce qu'il avait l'intelligence moins vive que Raoul, qu'il était jaloux des succès immérités de son rival, et que la jalousie, en le mordant au cœur, le rendait timide et maladroit.

Mais, si ces moyens extérieurs n'obéissaient pas à sa volonté, sa raison se rendait compte des injustices, et la

haine du privilège, jetée en lui comme un ferment par les principes paternels, ne s'en fortifiait que mieux. Ainsi ce qui n'avait été d'abord pour lui qu'une leçon apprise devint une conviction, et, quand il partit pour faire son droit à Poitiers, puis à Paris, c'était un champion déterminé de libéralisme.

Malheureusement les sentiments du jeune étudiant, qui allait se trouver sur les barricades de 1832, n'avaient point pour moteur une générosité exaltée, mais un assez triste sentiment de révolte contre tout ce qui était plus heureux que lui. Aristide était pauvre et le sentit cruellement à Paris lorsqu'il se trouva en face de toutes les tentations de la capitale avec une pension de soixante-dix francs par mois. Aristide n'était pas fort, car il se souvenait que, dans tous les pugilats de collège, il avait été battu. Aristide n'était pas beau... il l'apprit vite à ses dépens au quartier latin. Plus il se rendit compte de toutes ces choses, plus il devint timide et gauche dans son extérieur et obscur dans sa pensée.

Aristide voulait l'égalité parce qu'il se sentait inférieur et qu'il avait de l'orgueil. Quant à la liberté, c'était pour lui un mot sonore qui servait de cri de ralliement à son parti, mais dont il eût peut-être mal défini l'application. S'il avait lu l'Evangile, peut-être la vraie signification du mot *fraternité* lui eût-elle été révélée. Malheureusement M. Bernier le père, dont l'honnêteté s'appuyait sur un vieux fond d'éducation religieuse, négligea de munir son fils de ce puissant soutien. Peut-être croyait-il que le sentiment du devoir apporté dans les âmes par la religion s'y trouve inné. Toujours est-il qu'Aristide connut surtout ses droits. Donc, la *fraternité* lui apparaissait dans le lointain comme un poétique et vague horizon. Encore y pensait-il peu. Quand il récitait la formule républicaine, il en prononçait le dernier terme comme les gens distraits disent "Ainsi soit-il," après leur prière.

Au fond de toutes ses aspirations révolutionnaires, il ne poursuivait véritablement que l'égalité; car ni son intelligence ni son cœur n'étaient intéressés à ses passions politiques.

Pourtant il se croyait pur et regardait de haut le reste du monde. Cette disposition pharisaïque venait aussi des premières impressions de la jeunesse. Son père lui avait appris dès l'enfance que le monde se divisait en deux catégories de gens: ceux qui étaient républicains et ceux qui ne l'étaient pas. Les uns, par cela seul, hommes vertueux; les autres, pauvres diables vendus à la corruption courtisanesque, qui n'avaient ni foi ni conscience, qu'il ne fallait pas estimer, mais dont on pouvait avoir pitié parce qu'ils étaient faibles et parce qu'on était bon.

Cette croyance en sa propre vertu s'implanta si bien dans le for intérieur d'Aristide Bernier, qu'il ne jugeait plus les actes d'autrui en prenant pour terme de comparaison la morale éternelle, le bien ou le mal absolu, mais ses actes à lui. Une chose était bonne ou mauvaise, honnête ou malhonnête, selon qu'il la faisait ou ne la faisait pas. Voilà tout.

Avec ce sentiment intime, M. Bernier père fut un honnête homme naïvement pharisien. Mais quel aveuglement, quel perversion du sens moral ce même sentiment ne dut-il pas installer dans l'âme révoltée d'Aristide?

V

Jusqu'alors l'étudiant, qui s'empressait aux cours d'économie plus qu'aux cours de droit, ne s'était pas rendu compte du mobile qui le poussait à un vrai fanatisme d'égalité. Mais bientôt, quand il eut usé sa première ardeur à jouer au conspirateur avec des Brutus imberbes, à lutter avec des sergents de ville pour de puérils motifs, à frapper des pieds, au théâtre, pour demander la *Marseillaise*, à siffler les pièces romantiques; quand enfin, après une échauffourée où l'on tira de vrais coups de fusil, il se trouva pour quelques jours sous les verrous de Sainte-Pélagie, — il réfléchit et se dit qu'il valait mieux travailler à s'élever qu'à rabaisser les autres, et songer à se faire un piédestal qu'à raser les sommets, comme Tarquin.

Pour la première fois, le désir de parvenir se dégagait du chaos dans l'âme d'Aristide. Alors toutes les forces de cette âme concentrée se tendirent vers un vague but d'ambition. Il courut sus à la fortune, au moins par l'ardeur de ses désirs, mais ne pensa pas un seul instant qu'il cessait de mériter ce nom de *juste* qui fit tant d'ennemis à l'Athénien, son patron.

Puisqu'en se heurtant aux forces sociales il avait expérimenté ses faiblesses, il savait déjà que, pour s'élever, il ne devait compter ni sur les dons extérieurs, ni sur les facilités de la fortune. Il chercha en lui-même et y trouva une ressource puissante jusqu'alors méconnue: c'était une volonté imperturbable servie par la patience.

Il comprit aussi que cette sorte de paralysie morale tant maudite au collège et qui le rendait d'autant plus interdit qu'il désirait plus violemment donner des moyens, pouvait lui devenir une force s'il savait l'employer et la faire passer pour du flegme ou de la dissimulation.

Une fois lancé dans ce courant d'idées, il fit son droit, devint avocat, puis docteur, et s'exerça aux luttes de la parole.

Mais ici encore la nature ne le servit point, et sa langue bégaya quand sa pensée courait ardente et rapide.

Alors il prit une plume et eut avoir trouvé l'instrument de son succès. La presse en ce temps-là était puissante. Aristide se mit à tracer des lignes de circonvoiations autour des journaux, ces forteresses de papier qui abritaient en même temps des héros, des martyrs, des séides et des coupe-jarrets.

VI

Mais M. Bernier le père entendait que son fils, une fois reçu avocat, se fit inscrire au tableau de sa province et réintégrât le domicile paternel. En conséquence, dès qu'il le vit docteur, il le somma de revenir au plus vite. Devant ce rappel, Aristide demeura désespéré comme dut l'être Sisyphé la première fois que son rocher redescendit la montagne. Il sollicita un sursis et l'obtint; puis un second, et ne l'obtint pas.

L'idée de retourner à Sarlat lui était odieuse, car elle renversait toutes ses espérances. Certes, Aristide eût mieux aimé mourir tout de suite que de se résigner à plaider le mur mitoyen, comme on dit en style de palais, dans sa ville natale, sa vie durant.

Pourtant quel autre avenir s'ouvrait devant le jeune légiste s'il retournait dans sa famille? Depuis quatre ans qu'il entrevoyait Paris des hauteurs de la montagne

Sainte-Geneviève, bien des rêves avaient passé dans son cerveau échauffé. Tantôt il parvenait à forcer l'entrée d'un journal, et il y prenait rapidement la première place. Tantôt il devenait le secrétaire d'un homme d'Etat; il apprenait sous sa direction le secret de gouverner les hommes et le maniement des affaires; puis bientôt, devenant plus fort que son patron, il se voyait le père Joseph d'un nouveau Richelieu. Alors il jetait le masque, et, tout à coup, par un miracle de la destinée, il était maître de la France et renouvelait le règne de Robespierre.

« Mon cher fils, lui écrivit son père après trois mois de retard et de résistances, voici les derniers soixante-dix francs que je t'envoie à Paris. Je t'engage bien à t'en servir pour prendre la diligence tout de suite afin de nous arriver vers la Noël. Sais-tu que j'aurai dépensé, pour te faire recevoir avocat et docteur en droit, plus de quatre mille francs, somme énorme d'après l'exiguïté de ma fortune? J'ai été obligé, pour te soutenir à Paris, de vendre tout le vieux vin que je tenais en réserve, et même d'engager ma récolte de l'année prochaine. Naturellement, je n'ai pu faire aucune réparation à nos propriétés. La grange de la Jonchère tombe en ruine, le chaix du Mesnil est effondré. Je ne te dis pas cela, mon cher fils, pour te reprocher ce que j'ai fait pour toi; car j'ai voulu que la nourriture de l'esprit te fût libéralement dispensée; mais pour t'expliquer que je ne puis pas faire davantage. Qu'est-ce qui te retient à Paris quand, ici, tu pourrais te faire une position? Le barreau de Sarlat n'est point encombré. M. du Clausel se fait vieux, et Jalabert n'a que des ennemis. Avec ton titre de docteur en droit et tes talents, tu prendrais bientôt la première place. Tu as vingt-six ans, mon ami, c'est l'âge de la raison, et ce n'est plus celui des amourettes d'étudiant. Un homme, à cet époque de sa vie, doit songer à remplir ses devoirs sociaux. Tu reverras ici mademoiselle Joséphine Allard, ta petite amie d'enfance, qui n'est point encore mariée: une femme d'ordre, que ta mère aime beaucoup, et dont j'espère que je ferai une vraie républicaine. Si tu gagnes quelques causes ici, pourquoi n'en serais-tu pas agréé? Justement son père vient d'acheter une métairie qui joint nos terres... Enfin, mon enfant, je ne veux pas te séduire par des rêves; mais sois certain que tu n'as qu'à vouloir pour te ménager ici une honnête situation, une situation modeste et sûre comme celle qui convient à un patriote.»

Aristide froissa cette lettre avec colère; un flot de révolte lui monta au cœur. Il prit une plume pour demander à son père s'il l'avait mis au monde avec le projet de lui préparer cette existence de cloporte, s'il lui avait ouvert l'esprit aux choses de l'intelligence, pour le condamner à cet avenir du cheval qui tourne une meule.

Après quelques lignes tracées *ab irato*, l'ambitieux laissa tomber sa plume et repoussa le papier, comprenant, dès qu'une lueur de raison put pénétrer dans son esprit, qu'il faisait là une chose absurde. « Mon père est juste et me parle selon le bon sens, se dit-il. Je n'ai rien à lui répondre, absolument rien, je n'ai qu'à obéir... ou à résister. Si je résiste... et que je tente ici la fortune, il me faudra le succès pour justifier ma résistance, ou bien je suis à jamais perdu dans ma province. Je serai déclaré mauvaise tête, cerveau brûlé, on ne me confiera ni une cause ni une femme...»

Pourtant la résignation ne se présenta pas une seule fois à sa pensée. Il erra dans Paris, regarda d'un oeil rêveur ce pavé volcanique d'où surgissent les révolutions et les fortunes, cette boue qui recèle tant de gisements d'or. Il regarda aussi de loin les forts et les puissants qu'un caprice de la destinée avait tout à coup choisis dans la foule pour les porter au pinacle: « Pourquoi pas moi aussi? » se disait-il.

A voir dans les rues ce petit avocat rigidement vêtu des habits rapportés de Sarlat, chaussé de gros souliers, l'air froid, la démarche mesurée, personne n'eût soupçonné les orages qui grondaient dans son âme. A le voir au Palais, mêlé dans la foule des avocats stagiaires, et n'y brillant ni par la tournure ni par la façon, nul ne se fût avisé non plus, de penser que cette médiocrité apparente escaladait en pensée les hauteurs sociales.

J'ai dit qu'Aristide avait de la volonté. Ambition et volonté, voilà les éléments du courage. « Eh bien, se dit-il, je resterai à Paris, je braverai le mécontentement de mon père et les préventions de la province; je braverai la misère aussi... Et je veux triompher, et je veux me faire une large alvéole dans cette ruche immense! »

VII.

Mais comment parvenir?... Pour arriver à tirer parti de ses talents littéraires il fallait d'abord les produire. Les produire, — c'est-à-dire se faire imprimer. Et combien d'assauts à livrer à un journal avant d'entrer dans la place!... — Pour se faire agréer comme aide ou secrétaire par un avocat en renom il fallait être présenté, recommandé, protégé!

Ah! bien des fois il sortit la rage dans le cœur de chez les maîtres du barreau. Quand il venait se présenter on l'évaluait de la tête aux pieds, on s'étonnait qu'il osât s'offrir sans être muni d'une bonne lettre signée d'un nom puissant; on lui faisait quelques questions plus ou moins impertinentes. Comme la colère l'étouffait il répondait en bégayant. Et on lui disait:

— Monsieur, je n'ai besoin de personne!

Timidement alors il entrebâillait la porte d'un bureau de journal, et demandait à un employé rustre et et important, qui servait de cerbère au rédacteur en chef, des nouvelles de l'article qu'il avait porté l'avant-veille. Et l'employé l'éconduisait avec cette insolence si chère aux inférieurs parvenus de la veille, qui aiment à mesurer leur importance aux vexations qu'ils peuvent faire subir à l'intelligence sollicitieuse.

Bientôt, malgré des prodiges d'économie, Aristide se trouva réduit à la misère, à l'horrible misère qui se cache sous un extérieur décent et dans une mansarde bien close.

Comme il avait habité longtemps la même chambre, et que ses allures d'ordre et d'économie étaient connues de la maîtresse de l'hôtel garni, on lui fit crédit. Et il accepta, le puritain! sans savoir s'il pourrait payer: tant il voulait rester jusqu'à la fin au jeu, pour laisser à la chance le temps de lui venir.

Mais il n'alla point frapper à la porte des journaux du pouvoir, qui n'eussent sans doute pas fait grand cas de cette recrue, et sa conscience se complut dans l'admiration d'elle-même. « Je suis un citoyen incorruptible, » se disait le Caton au petit-pied, tandis qu'en rentrant dans son domicile non payé, après une journée infruc-

teuse, il souhaitait de mettre le feu aux quatre coins de Paris.

Quand toutes les ressources furent épuisées, quand il vit la misère escortée de la dette se dresser devant lui à chaque pas, il chercha quel métier pourrait le faire vivre dans ce Paris impitoyable, car il préférerait les labeurs les plus humbles au retour à Sarlat. L'espérance d'abord n'était pas éteinte au fond de son cœur. Et puis il ne pouvait supporter l'idée de reparaitre vaincu devant son père et ses compatriotes.

Il fit successivement des copies, des prospectus pour un éditeur et des minutes pour un huissier qui l'accepta comme troisième clerc.

Puis, las de ces métiers misérables et de ces gains irréguliers, il obtint une place de maître d'études dans une pension.

Six cents francs par an, un lit dans un dortoir, du pain et des injures, tel fut le salaire du docteur en droit, devenu "*chien de cour*," comme disent les collégiens, ces naïfs bourreaux qui agacent un homme comme les banderillos un taureau, sans se rendre compte qu'à l'homme il n'est pas permis de se ruer sur eux tête basse, cornes en avant, et naseaux en feu.

Ah ! certes, il eût supporté plus encore, Aristide Bernier, s'il avait senti que chaque jour il montait d'un pas. Mais non, au contraire, il s'avouait avec rage que plus il s'attardait dans cette lutte, plus il enfonçait dans le bourbier de la misère et de l'obscurité.

Il comprit que, sans argent, Paris est un tombeau bien autrement profond que la province. A Sarlat, depuis dix-huit mois, il aurait pu plaider quelquefois, donner des consultations, intriguer dans son collège électoral, se poser en homme politique, et qui sait ? peut-être devenir le correspondant du journal libéral de Périgueux. Dans sa pension, il était plus enfermé, plus garrotté, plus étouffé qu'au fond d'un village.

Peu à peu, ces réflexions germèrent dans son esprit. Puis, l'ardeur bouillante que la jeunesse avait allumée dans ses veines s'usait dans ces luttes misérables. En se heurtant au fond de cette impasse où il se démenait, il s'avouait qu'il avait fait fausse route.

Longtemps il hésita pourtant à retourner sur ses pas. Les étapes qu'il fallait parcourir en province pour arriver au but l'effrayaient, l'accueil qu'il fallait affronter en reparaisant pauvre et sans position lui semblait un calice bien cruel à boire. Mais, une fois son esprit convaincu, il avait trop d'empire sur lui-même pour rester en échec devant ces considérations de second ordre.

Il revint à Sarlat.

VIII.

Comme il l'avait prévu, sa résistance aux ordres paternels, son séjour prolongé à Paris, éveillaient la défiance ; les uns disaient : " C'est un débauché qui oublie ses devoirs dans les plaisirs du quartier latin." Les autres : " C'est un cerveau brûlé qui se mêle d'écrire." Enfin il fut évident qu'Aristide Bernier, pour rentrer en faveur auprès de ses concitoyens, avait fort à faire.

Dès l'abord il se posa en révolutionnaire, ce qui acheva de le mettre au ban de la société sarladaise. Mais du même coup il devint chef de parti. C'est ce qu'il voulait.

Parti bien chétif, en vérité, que le parti révolutionnaire à Sarlat en 1835 ! Mais Aristide avait senti qu'il prenait tout de suite une attitude bien plus favorable à

son ambition en bravant le monde qu'en s'efforçant de regagner sa faveur par une conduite exemplaire. La province est longue à pardonner. En revanche, elle s'effraye vite. Mieux valait être Croquemitaine que Gros-Jean.

En quoi pouvait bien consister le rôle de chef du parti libéral à Sarlat ?

Comme dans toutes les petites localités à cette époque, il consistait à n'aller point chez le sous-préfet et à faire quelques avanies à ce fonctionnaire ; à lire les journaux de l'opposition dans un certain café, et à y dénoncer les corruptions électorales ; à colporter les brochures de M. de Cormenin ; à maudire les dotations, et à garder chez soi, entre les médaillons de Robespierre et de Danton, la gravure du tableau de David qui représente Marat assassiné dans sa baignoire.

Un mois après son retour, Aristide Bernier devenait le second lion de Sarlat : le premier était son ancien condisciple et rival, le chevalier Raoul de Rouvenac.

Rouvenac, revenu de l'armée quatre ans avant que Bernier revint de Paris, avait eu le temps de s'installer dans le pays et de le mettre, sans douleur, au régime de la contribution de guerre. Comme Bernier, il professait très-haut des opinions très-bardies. Il y avait seulement entre eux cette différence que le héraut des républicains était avoué de son parti et généralement estimé, tandis que celui du parti royaliste était simplement toléré du sien, et protégé de cette protection qu'on accorde aux enfants perdus, pour l'acquit de la conscience.

Et puis Bernier était du pays, et Rouvenac passait encore pour un intrus.

Or, en 1835, la ville de Sarlat ne possédait que deux cafés. L'un recevait les autorités et tous les amis du gouvernement ; l'autre s'ouvrait à l'opposition en général. C'était gênant, car ici les extrêmes se rencontraient avec colère. Mais tant pis ! la population de la ville ne comptait pas un troisième établissement. Le maître du second s'en tirait en ayant sur son poêle un buste de Louis XIV, et sur son comptoir une statuette de Napoléon.

Mis journellement en présence, les deux champions s'observèrent d'abord, puis, se sentant animés de cette antipathie mutuelle qui viendrait par cela seul qu'on soutient des thèses opposées et qui, chez eux, se trouvait renforcée par les souvenirs du collège et exaltée par la rivalité devant l'attention publique, ils devinrent ennemis.

Car, il faut bien le dire, tout naturellement et sans y prendre garde, les deux partis extrêmes à Sarlat formaient comme deux galeries applaudissent chacune leur champion.

Le parti républicain s'enorgueillissait du sien, qui montrait de la tenue, de la mesure et du talent.—Le parti royaliste regardait Raoul avec un mélange d'intérêt, d'étonnement et de curiosité.

Si l'on se représente les mille occasions que la vie de province fournit aux adversaires de se trouver en contact, on se figurera aisément les chocs qui blessèrent bientôt Rouvenac et Bernier. Il ne faut pas oublier non plus qu'Aristide se croyait convaincu, et s'indignait dans son puritanisme égalitaire de tout ce qui constituait l'existence et la position du chevalier.

Peu à peu, entre les rivaux, les griefs s'accumulèrent ; peu à peu les galeries en vinrent à considérer en quel-

que sorte les deux jeunes gens comme deux coqs de combat.

Aux antipathies politiques, aux excitations incouvenientes du public vinrent bientôt se joindre les griefs personnels. Plusieurs escarmouches eurent lieu depuis le jour où Bernier parla tout haut du cheptel de fusils de Rouvenac jusqu'à celui où, la haine étant mûre, l'irritation à son comble, la provocation naquit d'un incident futile, comme une conclusion naturelle et nécessaire.

Assurément quand tous deux se rendirent sur le terrain, ils se croyaient bien loin l'un de l'autre, et se tenaient pour les représentants des principes les plus inconciliables, des passions les plus acharnées.

Et pourtant d'où que vissent les impulsions qui les avaient amenés là, ils étaient aussi près de se rencontrer dans un accord moral que de croiser leurs épées nues.

Rouvenac, croyant surtout au droit du plus fort, et persuadé qu'il pourrait conquérir le monde à coups d'audace, comme il avait conquis Sarlat, ne se préoccupant pas des moyens et ne regardant jamais au fond de sa conscience, parce que ces analyses de soi-même n'avancent à rien, Rouvenac, entreprenant, peu scrupuleux, avait l'âme et l'ambition d'un capitaine d'aventure italien au quinzième siècle. Il courait instinctivement au-devant de toutes les péripéties qui pouvaient lui permettre de se tailler dans la société la principauté qu'il rêvait.

Bernier, lui, croyait au droit du plus habile, ce qui est une manière encore de croire au droit du plus fort. Peut-être, s'il avait interrogé sa conscience, eût-il été plus difficile que Rouvenac sur le choix des moyens de parvenir. Mais on sait qu'il ne l'interrogeait point non plus. A quoi bon ? puisque cette conscience patriote était à l'abri de la faiblesse. Maintenant il étouffait à Sarlat, il brûlait plus encore d'acquérir de la notoriété par un coup d'éclat.

Ainsi donc, aux écours des combattants, passions pareilles et même but.

A continuer.

UN PEU DE TOUT.

L'affaire Carrière s'est terminée à l'honneur de notre sexe.

Heureuses les Bordelaises, qui ont eu sur nos Parisiennes l'avantage de scruter le visage et les gestes de l'accusé !

Elles apportaient à l'audience des petits pains, des fruits, de la pâtisserie, et "elles étalaient leur goûter sur des chaises."

Il n'y a pas eu que le drame. Comme toujours, le vaudeville a traversé les débats.

Le vaudeville, ça été cet employé aux Contributions qui, interrogé sur l'heure à laquelle il avait entendu Carrière, a répondu :

"— Il était onze heures et demi. Je lisais. Chaque soir, j'ai l'habitude de lire jusqu'à minuit. A minuit, régulièrement, j'éteins ma lumière et je ferme mon livre."

Cette variété de témoin c'est—*le témoin expansif.*

Le témoin expansif voit une famille dans le tribunal ; il se plaît à le renseigner sur ses habitudes, son humeur, ses faiblesses.

Son seul tort est de ne jamais répondre directement. Il ne dit pas : Il faisait chaud.

Mais :

— Je ne sais ce que je ressentais. Ma tête brûlait. Je dis à ma femme :—Emilie ?— Mon ami ?— Donne-moi à boire.— Tu n'es pas raisonnable, Georges ; vois, tu es en nage.— Qu'importe ? Je bus un verre d'eau. Certes, il faisait une grande chaleur, monsieur le président !

A côté du témoin expansif, il y a—*le témoin défiant,* qui voudrait se savoir bien loin du Palais-de-Justice, qui tremble de se compromettre, et qui enverrait de bon cœur l'affaire à tous les diables.

Chaque témoin, d'ailleurs, se taille d'avance un rôle à sa fantaisie.

On va être acteur pendant dix minutes, et un acteur plus écouté que Frédérick en ses triomphes.

— Serai-je spirituel ? sombre ? gai ? mélancolique ? railleur ? mystique ?

Il était rieur, ce témoin qui a déposé ainsi :

"— Quand on m'apprit l'accusation qu'on dirigeait contre Carrière, rien ne saurait égaler la surprise que j'éprouvai. Lui ! Carrière ! il a tué une femme ! Je me mis à rire. Je le savais chasseur, mais incapable de tuer une mouche."

M. Prudhomme eût ajouté :

— Hors le cas de légitime défense.

* * *

Un monsieur se présente dernièrement à la caisse d'une Société de secours et demande à en faire partie— comme membre secouru,

— Quels sont vos titres ?

— Je suis un homme que ses malheurs ont rendu Polonais.

LA BULLE DE SAVON.

Sur ses parois transparents et fragiles
Comme un miroir, brille l'azur des cieux ;
Ainsi votre âme et ses grâces dociles
Ont pour miroir l'éclat pur de vos yeux ;
En grandissant sa forme est embellie
Comme un cristal arrondi sous la main,
Brillez, brillez, o ma bulle jolie,
Dieu nous conduit vers le même chemin,
Brillez, brillez, ô ma bulle jolie,
Dieu nous conduit vers le même chemin.

Mais dans les airs, l'imprudente s'élève !
Globe léger qui croyez vivre un jour,
Vous passerez ainsi que passe un rêve,
Et votre éclat vous perdra sans retour ! . . .
Ah ! c'en est fait sa course est accomplie,
Sans bruit, hélas, elle éclate soudain !
Tombez, tombez, o ma bulle jolie,
Dieu nous conduit vers le même chemin,
Tombez, tombez, ô ma bulle jolie,
Dieu nous conduit vers le même chemin.

LA BULLE DE SAVON.

Paroles de MARC CONSTANTIN.

Musique d'E. ARNAUD.

Andante semplice.

PIANO. *p*

The piano introduction is in 4/4 time, marked 'Andante semplice' and 'PIANO'. It features a treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a bass clef. The right hand plays a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a steady accompaniment of quarter notes.

simplement.

Voy - ez en - faus cet-

The first system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line is in a treble clef with a key signature of one sharp. The lyrics 'Voy - ez en - faus cet-' are written below the notes. The piano accompaniment is in a bass clef, with a dynamic marking of *p* (piano) and a *S.* (Sforzando) marking. The music is in 4/4 time.

to bul - le lé - gè - re, que dans vos jeux vous lan-cez en ri - ant,

The second system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics 'to bul - le lé - gè - re, que dans vos jeux vous lan-cez en ri - ant,'. The piano accompaniment continues with a dynamic marking of *p*. The music is in 4/4 time.

cres.

si, com-me vous sa trace est pas-sa - gè - re, tout com-me vous son as-

animez un peu.

pect est bril-lant; re : con-nais - sez l'i - ma-ge de la vi - e

riten. *a Tempo.*

bel - le aujour-d'hui, re - gret - ta - ble de - main! Vo - - lez, vo - lez, o

riten.

pp très-léger.

ma bul-le jo - li e, Dieu nous con - duit vers le mê - me che - min; vo - lez, vo -

lez, o ma bul-le jo - li - e, Dieu nous con - duit vers le mê - me che - min.

a l'empo.

suivez.

Continuation of piano accompaniment.

Continuation of piano accompaniment.

Voir la page 237, pour les paroles.